

MILLIE SYDENIER

Les Sorcières de Salem



2. La Confrérie de
la Clairière



LES ÉDITIONS JCL

Les
Sorcières
de Salem

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Sydenier, Millie, 1986-

Les sorcières de Salem

Édition originale : [Sainte-Angèle-de-Monnoir, Québec] :

Éditeurs réunis, 2009-2011.

L'ouvrage complet comprendra 6 volumes.

Sommaire : tome 2. La confrérie de la clairière.

Pour les jeunes.

ISBN 978-2-89431-529-3 (vol. 2)

I. Sydenier, Millie, 1986- . Confrérie de la clairière. II. Titre.

PZ23.S9685So 2017 j843'.92 C2017-940254-4

© 2017 Les éditions JCL

Images de la couverture : Freepik, 123RF et Shutterstock

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

Messageries ADP

messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS/TRANSAT

servidis.ch



Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

MILLIE SYDENIER

Les
Sorcières
de Salem

2. La Confrérie de la Clairière



LES ÉDITIONS JCL

Dans la série

Les
Sorcières
de Salem

aux Éditions JCL

Tome 1 : Le souffle des sorcières

Tome 2 : La Confrérie de la Clairière

À paraître :

Tome 3 : La prophétie de Bajan

Tome 4 : L'alliance de Terwikw

Tome 5 : La danse du chapardeur

Tome 6 : Les pierres D'Éops

Avertissement

Les faits relatés dans ce livre ne sont pas rapportés par l'Histoire. La plupart des personnages du livre ont bel et bien existé sans que je puisse leur prêter les actions que je narre. Au XVII^e siècle, il s'est produit à Salem des événements dramatiques dont je me suis inspirée pour créer cette série. Mais qui sait ? peut-être que l'Histoire telle que nous la connaissons cache en son sein des éléments que nous ne sommes pas en droit de connaître...

M.S.

1

— Rentrez vite à la maison ! gronda le révérend. Nous parlerons de cela plus tard.

Les deux jeunes filles ne se firent pas prier et se faufilèrent entre les badauds qui contemplaient le spectacle de la mort de Rebecca Nurse.

— Parris ! hurla l'inquisiteur Patton. Vous savez que ça ne durera pas éternellement ! Vous ne pourrez pas toujours les protéger ! Je n'aime pas que l'on se moque de moi. Vos filles sont souvent au mauvais endroit au mauvais moment. Au début, on parle de coïncidence, mais après... dit-il, menaçant, après il s'agit d'actes délibérément illégaux et perpétrés en toute connaissance de cause.

— Épargnez-moi votre savant discours de justicier, Patton. Tant que je serai vivant, vous ne toucherez pas à un cheveu de mes filles. Et croyez bien que si je me sens menacé de quelque façon que ce soit, je ferai encore tout pour les protéger par-delà ma mort !

Samuel Parris s'éloigna, droit et fier dans son grand manteau aux pans tourbillonnants. Fulminant, il contracta les épaules, prêt à se défendre si quelqu'un tentait de l'arrêter. Au lieu de ça, on le laissa tranquillement continuer son chemin et il se détendit un peu plus loin. Tout allait de mal en pis ! L'hiver approchait, la famine guettait le village, les inquisiteurs faisaient valoir leurs droits avec trop de zèle. Mais ce qu'il appréhendait le plus était que ses filles tombent entre les mains de l'inquisiteur. Patton avait raison. Il ne pourrait pas toujours les protéger. Et cette accusation publique de sorcellerie ! Et Tituba qui était en prison ! Décidément, trop de choses avaient changé en trop peu de temps. Samuel Parris s'engagea sur le petit sentier qui menait à sa demeure, baissant la tête pour lutter contre les bourrasques glacées qui lui fouettaient le visage. Arrivé à l'entrée de son domaine, il se demandait encore comment son petit village auparavant si tranquille avait pu sombrer dans une telle folie. Alors qu'il poussait la porte, il n'avait toujours pas trouvé de réponse satisfaisante. Miss Salinger l'accueillit, les joues roses et l'air passablement effrayé.

— Je n'ai pas compris. Les petites sont rentrées en courant, excitées et apeurées. Elles m'ont dit que quelqu'un était mort, mais je n'ai pu leur soutirer autre chose. Que s'est-il passé, monsieur ?

— Rebecca Nurse a été jugée et condamnée. Ils viennent de l'exécuter, lui répondit laconiquement le révérend.

Miss Salinger retint un haut-le-cœur de surprise. Samuel Parris passa devant elle et se dirigea vers son bureau. Ne pouvant se retenir plus longtemps, il tonna :

— Amenez-moi les filles !

Miss Salinger s'empressa d'aller les chercher. Elle grimpa dans les étages et entra dans leur chambre. Abigail et Betty étaient toutes deux pelotonnées sur un lit et pleuraient sans pouvoir s'arrêter. D'une voix douce, la cuisinière leur dit de sécher leurs pleurs et de se rendre immédiatement dans le bureau du révérend. Il voulait les voir.

Lorsqu'elles pénétrèrent dans son bureau, Samuel Parris était assis dans son fauteuil, dos à l'entrée, les yeux perdus dans les champs sans fin qu'il contemplait de la fenêtre. Betty referma la porte sans bruit. Elle et Abigail se tinrent droites, sans oser s'asseoir.

Lorsque leur père se retourna, elles se tinrent la main car les yeux hagards du révérend les transperçaient de toute part.

— Je ne vous parlerai pas du discrédit et du déshonneur que vous jetez sur notre famille, commença-t-il d'une voix lourde de menaces, ni de la honte que j'éprouve à vous regarder. Je ne vous dirai pas non plus que votre attitude ne vous apportera que des ennuis, des ennuis tels que vous ne semblez pas les imaginer. J'ai tout fait pour vous protéger jusqu'à maintenant et vous ne m'avez pas écouté.

— Mais... commença Betty.

— Ne m'interromps pas, Elizabeth Parris, gronda le révérend. Je ne tolérerai plus un faux pas à partir de maintenant. Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte de ce dont sont capables ces hommes.

— Détrompe-toi, papa. Nous avons très bien vu ce qu'ils peuvent faire et nous comprenons parfaitement que leur pouvoir est sans limites, lança Betty.

— Et comprends-tu aussi qu'après cette accusation publique ils vous chasseront sans répit? Je ne suis pas éternel, je ne pourrai pas toujours être là. Qu'advient-il de vous lorsque vous serez seules?

Les deux jeunes filles baissèrent la tête, contrites. Elles savaient qu'il disait vrai.

— Que s'est-il passé? Pourquoi Rebecca a-t-elle proféré ce mensonge éhonté? Lui avez-vous causé du tort de quelque manière que ce soit?

Abigail regarda Betty puis toutes deux rebaisèrent la tête.

— J'exige une explication! tonna-t-il.

— Ce n'était pas un mensonge, chuchota Betty.

Abigail la tira violemment par la main pour lui intimier le silence. Betty releva la tête avec défi et soutint le regard de son père qui s'assombrissait.

— Ce n'était pas un mensonge, répéta Betty avec plus de force. Elle a dit vrai.

— Ne te moque pas de moi, Elizabeth!

— Je ne me moque pas de toi, papa. Je ne peux rien te dire de plus que cette vérité. Nous sommes des sorcières.

Samuel Parris s'enfonça la tête dans les mains, conscient que sa fille ne lui mentait pas. Il réfléchissait

à toute vitesse à ce que cela impliquait, à leur avenir désormais incertain, à ces chiens d'inquisiteurs qui ne tarderaient plus à découvrir ce terrible secret.

— Papa...

Il leva la main pour la faire taire.

— Sortez. Je ne veux plus en entendre parler.

Elles s'exécutèrent sans un mot.

Le révérend resta longtemps dans son bureau, abattu, anéanti, ne sachant pas quoi faire. Lorsque miss Salinger vint l'appeler pour le souper, il ne releva même pas la tête. Celle-ci sortit pour revenir quelques instants plus tard avec une assiette de soupe fumante et quelques quignons de pain. Au moment où les filles allèrent se coucher, Betty dit à sa cousine de monter et qu'elle la rejoindrait.

— Que vas-tu faire ? Laisse-le. Il en a assez entendu pour aujourd'hui.

— Nous ne pouvons pas laisser Tituba subir le même sort que Rebecca Nurse.

Elle frappa à la porte du bureau de son père. N'entendant pas de permission d'entrer, elle pénétra quand même dans la pièce.

— Tu ne veux sans doute plus nous parler, mais nous avons encore quelque chose à te dire. Tituba s'est trouvée au mauvais endroit au mauvais moment. C'est une fausse accusation. Nous devons la sortir de là. Nous avons besoin d'elle, tu le sais.

Et elle sortit aussitôt sans attendre la réaction de son père. Elle se sentait cuisante de culpabilité. Elle avait délibérément menti à son père. Mais les temps étaient durs, lui-même l'avait reconnu. Elle retourna dans sa chambre et s'endormit, pleine de honte.

* * *

Dès le lendemain, elles apprirent par Cathy que Samuel Parris était allé plaider la cause de Tituba auprès de Patton. Elles se retinrent de sauter de joie car l'une et l'autre savaient pertinemment que le révérend n'était plus dans les bonnes grâces de l'inquisiteur. Lorsqu'il revint dans la matinée, il ne leur adressa pas même un regard. Blessée, Betty accepta en silence le châtiment de leur désinvolture. Mais avides de savoir, Abigail et elle essayèrent d'aller soutirer quelques renseignements auprès de miss Salinger. Celle-ci ne savait rien. Elles remontrèrent dans leur chambre pour s'occuper. Elles n'avaient pas osé demander la permission de sortir et le temps ne les autorisait pas de toute façon à aller

courir les champs. Une pluie battante obscurcissait le ciel et on n'y voyait pas à quelques pieds. L'eau tombait sans discontinuer depuis le matin et le clapotis incessant des gouttes frappant le toit énervait tout le monde. Miss Salinger ne les voulait plus dans ses jambes dans la cuisine et Cathy avait autre chose à faire que de jouer avec elles. Les autres domestiques couraient dans tous les sens car des fuites s'étaient manifestées dans l'aile ouest de la maison. Un événement joyeux vint quand même briser la monotonie du manoir. Le jardinier, Giles Corey, revint ce jour-là après une visite chez son père. En entendant sa voix dans le corridor, les deux jeunes filles descendirent en trombe l'escalier pieds nus et se jetèrent dans les bras du vieil homme qui les accueillit avec un sourire bienveillant.

— Bonjour, mes jolies! leur dit-il en les serrant contre lui. On m'a dit qu'il y avait du grabuge dans ce village et que deux vilaines petites filles y étaient pour quelque chose.

Abigail et Betty sourirent. Giles Corey n'avait jamais réussi à les gronder véritablement. Ses remontrances n'étaient que des manifestations de tendresse pour les deux enfants qu'il avait vues grandir.

— Comme je suis contente de vous voir, Giles. Comment allez-vous ? Votre voyage s'est bien passé ? Et comment va votre père ?

— Mon pauvre vieux père est mort il y a deux jours. Mais il a eu une bonne vie. À quatre-vingt-huit ans, on en a vu des choses !

— Vous voilà orphelin. Comme moi... lui dit Abigail, sincèrement triste.

— Oui, ma belle. Mais mon fardeau ne sera jamais comparable au tien. Perdre un père à mon âge est une bien moins grande tristesse que la tienne. Mais si je pouvais, j'échangerais ma douleur contre la tienne, mon enfant.

Abigail se serra contre lui avec reconnaissance. Giles avait volontairement omis le fait que lorsqu'il avait perdu sa mère il n'était guère plus âgé qu'Abigail. Miss Salinger vint chasser les filles et entraîna le jardinier dans la cuisine pour qu'il se restaure. Abigail et Betty pouffèrent. Depuis toutes ces années, elles étaient persuadées que le jardinier et la cuisinière étaient amoureux l'un de l'autre. Quand Samuel Parris sortit la tête de son

bureau pour comprendre d'où venaient ces cris, elles s'empressèrent de cacher leur sourire et s'enfuirent dans les étages.

Dans les jours qui suivirent, elles n'entraperçurent plus leur père et celui-ci ne se manifesta pas à elles. Un semblant de soleil revint et elles accompagnèrent chaque jour le vieux jardinier qui inspectait les lieux et déplorait la mort des roses. Celles-ci, battues par une pluie trop puissante pour elles, pendaient lamentablement au bout de leurs tuteurs, leurs pétales éparpillés autour ; les corolles autrefois si belles avaient perdu leur splendeur. Les filles racontèrent à Giles tout ce qui s'était passé au village depuis qu'il était parti. Elles lui confièrent même leur lourd secret et s'enhardirent lorsque le vieil homme ne manifesta pas l'intention de les juger. Il compatit sincèrement à leurs malheurs mais ne dénigra pas son maître qui, leur dit-il, devait aussi sentir peser sur ses épaules un poids qu'il ne pouvait soutenir. Elles lui parlèrent de Tituba, qu'il n'avait pas connue, mais le jardinier comprit tout de suite quel lien les liait. Dans sa tête germait une idée, une idée saugrenue mais qui, jour après jour, s'endurcissait et devenait de plus en plus sensée.

— Mes chères enfants, je dois parler à votre père. Il m'est venu une solution folle pour tirer votre Tituba de ce mauvais pas. Mais je ne vous en parlerai pas car vous ne seriez pas d'accord. Je parlerai au révérend et sitôt qu'il m'aura donné sa bénédiction, je vous dirai de quoi il s'agit. Et vous ne me ferez pas changer d'avis. Sommes-nous d'accord ?

— Oui, mais...

— *Ttt*, miss Betty, pas de mais. Promettez.

— Très bien, Giles. Nous vous le promettons.

Un sourire malicieux barra le visage ridé du vieil homme. Prenant chacune des filles sous un bras, il les entraîna vers la haie de lauriers au fond du jardin.

— On m'a aussi appris que vous aviez découvert le passage secret !

Surprises, les deux filles le regardèrent, la bouche ouverte. Giles Corey éclata d'un rire caverneux qui se transforma bien vite en toux incontrôlable.

— Mais comment l'avez-vous su ? demanda Abigail.

— J'ai mes sources, mes enfants. Et des sources, ça ne se révèle pas.

— Giles ?

— Oui, Betty ?

— Votre toux ne me paraît pas de bon augure. Est-ce que vous allez bien ?

— Ne t'inquiète pas pour un vieil homme comme moi, ma belle.

Betty haussa les épaules et échangea un regard avec Abigail.

Pendant plusieurs jours, elles ne virent plus non plus Giles Corey. Moroses, elles reprirent leurs déambulations dans toutes les pièces de la maison. L'ennui avait refait surface en même temps que la pluie, qui crevait de nouveau le ciel. En passant devant le bureau du révérend, elles entendaient souvent la voix de leur père et celle, chaude et rocailleuse, du jardinier. Mais dès qu'elles approchaient leurs oreilles de la porte, miss Salinger, Cathy ou un autre domestique venaient les tirer avec véhémence et ne manquaient à aucun moment de les sermonner sur l'impolitesse et la grossièreté de leur action. Elles ne purent surprendre un seul mot, mais tombèrent d'accord sur le fait que la discussion était houleuse et les négociations fermement engagées. Elles surprirent un jour Giles sortant du

bureau, furibond. Mais lorsqu'elles se précipitèrent vers lui pour en savoir plus, il les renvoya d'un geste de la main et leur dit :

— Pas encore.

Ce ne fut que le lendemain qu'il leur apparut, souriant et fier. Il avait gagné, leur dit-il.

— Maintenant, dites-nous de quoi il s'agit et nous verrons si nous-mêmes sommes d'accord.

Giles pointa un doigt à peine menaçant devant le nez d'Abigail.

— Vous ne vous souvenez déjà plus de notre accord, miss Abigail ? Nous nous sommes entendus sur le fait que vous n'auriez pas votre mot à dire. Aussi injuste que cela puisse vous paraître, vous m'avez donné votre parole.

Butées, les deux jeunes filles le regardèrent avec un air de défi. Mais sous les yeux rieurs du jardinier elles capitulèrent.

— D'accord, nous acceptons.

— Très bien. J'ai parlé à votre père de la possibilité d'échanger Tituba avec quelqu'un d'autre.

Après maintes discussions, nous sommes finalement tombés d'accord. Ce ne sera sans doute pas facile, mais il y a de fortes chances que cela réussisse.

— Échanger Tituba ? Mais contre qui ?

— Eh bien, contre moi !

Les deux jeunes filles se mirent à hurler d'indignation et à gesticuler. Mais Giles Corey ne bougea pas. Il attendit patiemment qu'elles s'épuisent et manquent de souffle.

— Vous n'avez pas votre mot à dire, je suis désolé. Nous en avons convenu avec votre père et il a finalement cédé.

— Je... je... je vais parler à papa ! annonça Betty.

Avant que Giles ait pu faire un geste, elle était déjà entrée en courant dans le bureau de son père. Celui-ci lui jeta un regard noir, mais il perdit aussitôt contenance quand sa fille, les larmes coulant sur ses joues, le supplia d'interdire à Giles d'aller se livrer aux inquisiteurs.

— Il l'a décidé lui-même. Je ne l'ai pas forcé, bien au contraire. Mais il a des raisons qu'il vous expliquera. Je te prie de sortir maintenant.

Indignée, Betty ouvrit la porte et la laissa frapper le mur derrière avec fracas. Elle se retourna vers son père et lui lança, la voix vibrante de colère :

— Je te déteste.

Et elle sortit sans prendre la peine de fermer la porte. Le révérend ne réagit pas et il se leva pour rabattre doucement le battant qui vibrait encore. Une larme coula sur sa joue.

Betty retrouva dans le jardin Giles et Abigail qui se tenaient côte à côte sans parler. Elle essuya rageusement les larmes qui roulaient sur ses joues et se planta devant le jardinier.

— Pensez-vous vraiment que Patton vous croira ? Pensez-vous seulement qu'il pensera à la justice et qu'il relâchera Tituba ? Vous serez enfermés tous les deux, c'est aussi simple que ça. Et alors, que deviendrons-nous ?

— Ma chère Betty, je crois revoir ta mère dans ta colère et c'est tout à ton honneur. Elle ne s'encombrait jamais de rages inutiles. Maintenant, j'aimerais que tu te calmes et que vous m'écoutiez. Je ne fais pas ça de gaieté de cœur mais, voyez-vous, je suis vieux et je me sens inutile.

— Vous n'êtes pas inutile pour nous ! s'exclama Abigail.

— Laissez-moi continuer. Je suis malade, je mourrai dans quelques mois tout au plus. Mon père vient de mourir. Je n'ai plus rien qui me rattache à cette terre. Et je connais trop bien la cruauté de la jeunesse face aux anciens. Même si vous démentez, continua-t-il en coupant court à leurs protestations, je sais qu'arrivera un jour où vous serez grandes et prêtes à vous marier. Alors qu'advient-il du vieux Giles Corey ? Vous rencontrerez bien des gens dans votre vie et alors le souvenir de votre vieux jardinier s'estompera dans votre mémoire. Et c'est bien normal, je ne vous blâme pas pour cela. Mon action sera le dernier geste utile que je pourrai faire pour vous. Je vous en prie, acceptez-le.

Les deux filles pleuraient maintenant à chaudes larmes, s'accrochant comme deux enfants aux bras du vieil homme. Il les serra contre lui et essuya furtivement la larme qui menaçait de tomber dans les cheveux d'Abigail.

— Vous avez besoin de Tituba.

— Mais de vous aussi ! protestèrent-elles.

— Je suis malade et je ne survivrai pas longtemps. Si vous voyez Tituba mourir sous peu, et moi quelques semaines plus tard, ne pensez-vous pas que cela sera encore plus difficile ? Un de nous deux sera là pour vous protéger, et on m'a dit que cette Tituba avait la poigne qu'il fallait pour vous tenir. Et entre nous, dit-il en souriant, c'est elle qui vous a tout appris, n'est-ce pas ?

Elles hochèrent la tête en riant, la voix mêlée de sanglots.

— Et elle n'a pas terminé. Je laisse ma place et je vous sais entre de bonnes mains. C'est tout ce qui compte.

Elles pleurèrent longtemps ; le soir dans leur lit, des sanglots secouaient encore leur gorge. Leur père s'était montré pour le souper. Il n'avait sans doute aucune intention de parler aux filles et celles-ci, de leur côté, firent comme s'il n'existait pas.

Dès le lendemain, Giles se rendit au bureau des inquisiteurs et il interdit aux deux filles de l'accompagner. Il n'en menait pas large, il se l'avouait volontiers mais il était prêt à tout pour ces deux enfants. Il se présenta devant celui qui devait être Patton et lui annonça :

— Vous avez fait une erreur dans votre capture, inquisiteur. Il semble que vous avez arrêté une femme du nom de Tituba. Eh bien, je vous demande de la libérer car elle n'est pas responsable. C'est moi qui l'ai entraînée dans ce piège. Elle n'est pas plus sorcière que vous !

Les inquisiteurs fixaient le vieil homme en ricanant, mais Patton le regardait avec attention. Giles soutenait impassiblement son regard, droit et fier.

— Qui me dit que vous ne mentez pas ? demanda Patton. Faites-moi un tour !

Giles Corey trembla d'indignation et cracha :

— Me prendriez-vous pour un sorcier de pacotille, mon cher ? Savez-vous que je pourrais vous tuer, là, d'un seul geste ? Prendriez-vous ce risque ? Je ne suis pas de ces magiciens de rue qui vous font des tours, inquisiteurs, je ne ferai pas apparaître un lapin dans mon chapeau. L'honneur a toujours guidé mes pas et je suis là aujourd'hui pour rétablir une accusation injuste. Ni plus ni moins. Libre à vous d'avoir sur votre conscience une âme innocente...

D'un signe de tête imperceptible de Patton, deux inquisiteurs s'emparèrent sans ménagement du pauvre homme qui se concentrait pour ne pas flancher.

— Enfermez-le, dit Patton, en tournant le dos. Nous verrons bien ce qui se passera.

2. La Confrérie de la Clairière

La chasse aux sorcières bat son plein à Salem. Par ailleurs, le choléra vient s'ajouter à la misère qui sévit. Bien que l'utilisation de leurs pouvoirs soit défendue, Abigail et Betty se font demander par le révérend Samuel Parris de mettre leur magie à profit pour sauver les malheureux. Ainsi, chaque nuit, les deux complices accompagnent en catimini le pasteur dévoué pour guérir les villageois malades – jusqu'à ce que le brave homme rende l'âme subitement.

Désormais seules, elles décident de partir à la découverte de toutes les sorcières de la communauté pour les inciter à former avec elles un groupe dont personne ne connaîtra l'existence et qui aura pour nom La Confrérie de la Clairière.

Avec l'appui de leur domestique Tituba, les jeunes filles parviennent à rassembler une vingtaine de femmes. Elles sont toutes en danger: les inquisiteurs les traquent sans relâche et l'ensemble de la population vit dans une terrible ambiance de délation. Mais fortes de leur association, les sorcières de Salem pratiqueront leur art dans le plus grand secret, pour se préparer à se défendre et à survivre...

Millie Sydenier présente ici le deuxième tome de cette série mythique qui donne la piqure de la magie à tous ses lecteurs.